

« La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique »

Axel HONNETH – 2006

Fiche de lecture – Evelyne Grau – janvier 2017

Mon intention

J'ai repéré cet ouvrage dans « La fin du courage » de Cynthia Fleury quand elle aborde la question du travail. La vertu du courage est de résister, de pouvoir refuser une situation dans laquelle on se sent contraint, refuser les volontés dominatrices, refuser la procédure d'invisibilité dans laquelle les autres me contraignent à rester et qui fait de moi un « interchangeable ». En suivant l'épistémologie du processus de visibilité, C. Fleury se réfère aux penseurs de la « Théorie critique » dont Axel Honneth est un des membres. Elle pose le constat que la « société du mépris » signe la « fin du courage ».

Je voulais donc savoir comment ce processus de mépris se mettait en place, comment il existait dans notre quotidien, au point de ne plus voir, de ne plus savoir, de ne plus pouvoir penser et refuser ces situations de domination.

L'auteur

Axel Honneth, philosophe-sociologue allemand né en 1949, est le théoricien de la « reconnaissance sociale ». Il est professeur à l'université de Francfort et directeur de l'Institut de recherche sociale. L'École de Francfort est le courant de pensée issue des travaux de cet Institut, fondé en 1923. Cette école de philosophie sociale allie la recherche empirique de la sociologie et les concepts fondamentaux de la philosophie.

La pensée francfortoise de la « Théorie critique » n'impose pas de valeurs normatives. Elle évolue au gré des situations étudiées, ce qui pose la question de la validité des jugements de valeur. La démarche procède en une analyse critique des savoirs produits par son époque en vue d'élaborer un projet d'émancipation individuel et collectif, une société d'individus libres.

Ses membres : Horkheimer, Adorno, Marcuse, Lukacs, Habermas, Honneth, etc ...

L'ouvrage regroupe onze textes écrits entre 1981 et 2005. En voici une partie.

Synthèse

1/ Les pathologies du social. Traditions et actualités de la philosophie sociale

Honneth reprend l'évolution de la philosophie sociale depuis Rousseau à Habermas en passant par Marx. Ces auteurs procèdent à une critique de la société (chacun à son époque) et mettent en lumière les processus de domination ou d'aliénation empêchant la réalisation de soi, une vie bonne et réussie. Dès la fin du 18^{ème} siècle, avec les échanges marchands, l'émergence de la sphère civile (bourgeoisie), puis au 19^{ème} siècle avec la montée du capitalisme, l'industrialisation croissante apparaissent des comportements et des activités dits « aliénants » : concurrence économique et sociale, division des tâches, soumission psychologique, endoctrinement, convoitise, orgueil, vanité,

individualisme. Axel Honneth creuse ces observations en analysant l'évolution des civilisations (passé historique), il nomme les « pathologies sociales » de notre époque.

Dans son éthique, la « Théorie critique » cherche à comprendre quelles sont les conditions qui peuvent garantir aux membres d'une société une forme inaltérée (désaliénée) de réalisation de soi. Elle prend ses racines dans la pensée critique de Marx (décloisonnement). En somme, ils interprètent les pathologies sociales qui détournent la société de sa capacité émancipatrice et tentent de répondre de manière pratique aux crises contemporaines.

Ils s'attachent à la capacité émancipatrice de la raison (théorie qui trouve aujourd'hui ses limites avec la fin du prolétariat, fin de la lutte des classes). Inspiré de Hegel, l'horizon de valeurs de la Théorie critique est celui de la « liberté coopérative » ; une société où les hommes sont le produit de leur organisation sociale pour autant qu'elle soit produite rationnellement en coopérant.

Habermas prend la direction de cette école dans les années 50 et fait évoluer le concept vers la « Théorie communicationnel de l'agir ». Il oriente l'analyse critique vers les questions de la participation démocratique et les conditions culturelles, institutionnelles et psychologiques du débat public.

Axel Honneth continue son diagnostic et son analyse critique de la société en vue de saisir les mutations néolibérales du capitalisme. Il pointe les dangers de ces processus qui se muent en idéologie et affectent nos conditions de vie politique et sociale.

Est défini comme pathologies sociales toutes les conditions empêchant la réalisation de soi. Les divergences de compréhension et d'approche viennent du concept d'autoréalisation selon que nous nous voulons proche de la Nature (Rousseau), vivre en communauté (Hegel), à distance des autres, avoir un travail désaliéné (Marx), ...

Remarque : détail en annexe

2/ Pathologie sociale de la raison

Honneth développe le concept de « rationalité sociale effective ». L'histoire, en tant que processus de développement, est gouvernée par la raison et influe sur les comportements sociaux. Le capitalisme représente une déformation pathologique de ce développement, une forme déficiente de la rationalité sociale (organisation et interaction). Dans son analyse, il cherche comment remédier à cette souffrance sociale.

Le principe de rationalité sociale comprend les apprentissages, la connaissance, le savoir. La Théorie critique reconnaît une limite structurelle à certains savoirs (déficit). Horkheimer pose le constat de la fragmentation des savoirs qui empêche de comprendre et par là de transformer la société.

Le capitalisme moderne organise la société selon un « type donné et restreint de rationalité ». Le sujet subit les contraintes qui le rendent spectateurs, le coupent de ses besoins. Le travail parcellisé et mécanisé fait apparaître les autres comme des choses, des êtres dépourvus de sentiments. Principe de réification. Cette pathologie empêche d'accéder à une vie réussie, qui devrait se réaliser par un « idéal d'autoréalisation coopérative ».

Agir ensemble tient à reconnaître les valeurs de chacun et en toutes activités ; concept de « liberté coopérative ». Le capitalisme, lui, astreint à l'indifférence des valeurs des autres. Il n'y a pas de reconnaissance mutuelle, chacun poursuit ses propres intérêts. « Une dissimulation structurelle des faits, de cette exploitation, empêche de réveiller la critique publique ».

La théorie critique se sert de la psychanalyse de Freud pour faire le lien entre le déclin de cette rationalité et la souffrance individuelle. L'individu souffre de ne pouvoir se réaliser et ne pouvant rester indifférent, cette souffrance maintient un intérêt émancipatoire.

Tous ces penseurs s'entendent sur le principe de négativité sociale qui se réfère à « la violation des conditions d'une vie bonne et réussie » plutôt qu'à un manquement de justice sociale.

3/ La critique comme « mise au jour » - La dialectique de la raison

Ici, Honneth décrit les différentes exigences méthodologiques empruntées par les grands penseurs de ce courant en vue d'établir leur critique sociale. « La dialectique de la raison » de Adorno et Horkheimer a pour but de décrire avec rigueur les éléments visibles et familiers du monde dans lequel nous vivons afin d'en ressortir le caractère pathologique de la nature humaine et de l'injustice sociale des rapports sociaux. Principe d'esthétique de l'outrance.

Il utilise la rhétorique du mythe de L'Odyssée, avec l'image d'Ulysse qui s'accroche à son mât, pour évoquer l'autodiscipline que nous nous imposons quotidiennement. Comme l'ascétisme de l'ingénieur aujourd'hui.

Se pose la question des valeurs de référence qui font sens pour l'homme. Sont-elles transmises, transcendantes ou immanentes ? Si elles sont transmises il n'y a plus la possibilité de les créer, ce qui induit une régression. Hors l'individu contemporain aspire à créer ses propres valeurs, en rupture avec la tradition. L'universalité des valeurs devient problématique et pose la question de la cohésion sociale. Le langage peut-il être le moyen de créer du consensus, de l'entente, faute d'universalité ?

4/Théorie critique et théorie de la reconnaissance

Honneth dans son projet de mener une critique des pathologies sociales a défini la théorie de reconnaissance. La reconnaissance pose l'affirmation de l'autre, plus forte que la connaissance. Pour lui, le principe de reconnaissance est au cœur du social et comprend trois sphères : l'amour, le droit, la solidarité. L'amour en tant que confiance en soi. La reconnaissance passe aussi par le corps ; la maltraitance (viol, torture, ...) est une forme de mépris.

Comme Bourdieu et Foucault, Honneth considère que l'agir social se manifeste dans la structure de l'espace matériel, du quotidien : l'aménagement d'une chambre, d'un environnement, d'un lieu public, etc... Des indicateurs des relations de reconnaissance. Les formes de mépris sont devenues physiques. La prison indique comment les prisonniers sont maltraités et traduit la corporalité des échanges. Idem pour les passages piétons qui reflètent le peu de considération apportée aux individus, au « capital social » qu'il représente.

5/ La dynamique du mépris

Pour Habermas le progrès social se trouve dans l'interaction sociale et non dans le travail social. Il fait la différence entre communication et production. Le langage constitue le potentiel de « l'activité communicationnel ». Il développe sa théorie critique de la société en apportant une réflexion sur les mouvements sociaux actuels et les différents médias.

Pour lui, le pouvoir des systèmes autorégulés (réseaux sociaux) représente une menace pour notre capacité de communication et participe à la dissolution du noyau social. C'est une forme de dégradations de rapports sociaux. Honneth rejoint cette théorie qui appuie la sienne sur le principe de reconnaissance.

Mes interrogations : Quels sont nos moyens et nos espaces de régulation démocratique actuels ? Quelles sont les formes de participation et de délibération ?

.....

ANNEXES

→ Rousseau recherche déjà les causes de la corruption de la société civile. Avec l'émergence de la modernisation capitaliste, « une sphère civile d'autonomie privée » (bourgeoisie) se développe à l'ombre de l'Etat absolutiste. La pression croissante de la concurrence économique et sociale fait apparaître des activités et des motivations basées sur la tromperie, la dissimulation, l'envie. Pour Rousseau, la création de ces besoins rend l'homme dépendant de convoitises créées artificiellement et le prive de sa liberté originelle. La division des tâches devenue socialement nécessaire accroît le besoin de se distinguer des autres. L'orgueil, la vanité, l'hypocrisie prédominent et renforce une tendance à l'individualisme.

Ainsi, l'abandon d'un mode de vie naturel (la socialisation de l'homme) conduit au développement des inégalités sociales, il parle de processus d'auto-aliénation. L'homme se voit par la perspective des autres et subit la contrainte de montrer une fausse image de lui. Cette perte d'indépendance individuelle donne une limite structurelle à la réalisation de soi. Je retiens deux mots forts de sa pensée : aliénation (épuration morale de soi) et dépravation (abaissement de la moralité).

« Le sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui ne sait vivre que dans l'opinion des autres ». – Discours sur l'inégalité, JJ. Rousseau

→ Hobbes affirme que l'individualisme a un effet destructeur. Hobbes témoigne de phénomènes d'atomisation de la société en partie dû à l'émancipation juridique des individus, d'apathie politique et de paupérisation. Pour lui, la jouissance de la liberté individuelle dissout le lien social.

→ Pour Hegel, l'engagement pour le bien commun permet à ses membres de se réaliser soi-même.

→ Marx, élève de Hegel, intègre les phénomènes de paupérisation engendrés par l'économie. L'industrialisation a connu une telle accélération que les conséquences provoquent la misère économique et le déracinement social. Pour Marx, le sujet humain parvient à la réalisation de soi uniquement grâce au processus d'un travail auto-déterminé. Son diagnostic critique est donc d'identifier les conditions structurelles qui empêchent le déploiement de cette forme de travail.

Par le travail, l'homme fait l'expérience de ses forces, il s'objective dans le produit de son travail et parvient à la conscience de soi. Il mène une vie bonne. Mais quand le mode de production capitaliste s'impose il vient détruire ce présupposé par lequel le travail permet une réalisation de soi. Car sous la forme du travail salarié, le capitalisme enlève à celui qui agit tout contrôle sur son activité. Cette vie sociale contraire à l'essence de l'homme l'empêche de mener une vie bonne.

→ Nietzsche. Pour lui, l'atmosphère nihiliste qui a contaminé le monde moderne est l'expression d'une pathologie culturelle. Le nihilisme est une doctrine d'après laquelle rien n'existe d'absolu, qui nie la vérité morale, les valeurs et leurs hiérarchies. Le déclin des systèmes de valeurs entraîne un effondrement de valeurs éthiques qui permettraient d'orienter la vie des personnes et de lui donner un sens. Le constat global est que le nouvel ordre économique entraîne l'épuisement moral des citoyens et mène à une forme de rapports humains déterminée par une fin plutôt que des liens personnels.

→ L'apparition de la sociologie au début du 20^{ème} siècle voit elle aussi une menace dans la perte des orientations morales. Ce manque de repère est à chercher dans l'imposition du modèle économique de marché capitaliste. Différents schémas expliquent cet ordre social moderne :

- Simmel : dépersonnalisation des relations humaines
- Tönnies : dissolution des liens sociaux communautaires
- Weber : désenchantement radical du monde
- Durkheim : anomie sociale

→ Lukacs a la conviction que la modernité capitaliste détruit les conditions sociales. Il soutient que la réification dans la société capitaliste est telle, qu'elle détruit les conditions de libre réalisation de soi. Réification signifie transformer en chose, rendre statique.

→ Plessner, pour lui toute émergence de communautés sociales empêche une réalisation de soi autonome. Toutes conditions empêchant la réalisation de soi représente une forme de pathologie sociale. Le type capitaliste d'échanges de marchandises produit un processus qui transforme tous les phénomènes en objet à disposition de l'économie : humains, production, ... Ils prennent tous la forme réifiée de simple objet et perdent ce qu'il y a de vivant et d'imprévisible en eux.

→ Freud et d'autres psychanalystes font un diagnostic du temps présent en s'appuyant sur des connaissances psychanalytiques concernant les pulsions de l'homme pour mettre en avant les effets corrupteurs de l'organisation capitaliste du travail.

→ Contexte historique de la montée du fascisme et de la terreur en Union soviétique.

→ Adorno pense que la civilisation est réduite à une logique de décadence croissante. En termes de dominations, l'homme apprend d'abord à s'affirmer vis-à-vis de la nature, puis domestique sa vie instinctive, s'ensuit un appauvrissement de sa richesse sensitive et enfin il développe des relations de dominations avec ses semblables.

La réification au sein de la société vide psychiquement les individus et les livre sans défense à des grandes organisations qui opèrent par rapport à une fin (comme le nazisme par exemple).

→ Hanna Arendt. Pour elle, les humains sont destinés à être reconnus dans une sphère publique leur permettant d'acquérir une stabilité psychique et la conscience de soi. L'homme fait l'expérience de soi en s'engageant activement dans les discussions publiques à caractère politique (= Praxis). Ainsi, la liberté individuelle et la praxis participe à une vie réussie. Elle analyse aussi les comportements sociaux au cœur de l'aliénation moderne. Les activités techniques de fabrication et du travail refoulent la pratique de la délibération et de communication politique génératrices de liberté. La sphère d'action est limitée et le triomphe technique explique l'aliénation généralisée.

La perte de repères de l'homme est utilisée dans le nazisme à des fins de manipulation des masses. H. Arendt explique que les individus coupés de l'espace public, de toute interaction génératrice de sens, moins sûrs de leur identité, les individus ne trouvent plus de formes d'organisation appropriées à la défense de leurs intérêts que dans le totalitarisme. Ces organisations se stabilisent en développant une idéologie collective qui dirige l'agressivité au dehors, vers un ennemi, et suscite à l'intérieur un sentiment de menace et de responsabilités communes. Puis se développe un cercle vicieux et mortifère qui va jusqu'à la destruction de masse pour assurer leur domination.